

Dimanche

Dominic Tardif

Number 3, 2007

Tondeuses

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1021ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

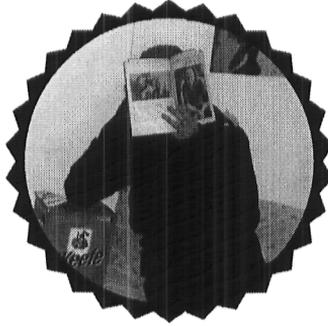
1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tardif, D. (2007). Dimanche. *Biscuit Chinois*, (3), 30–33.



Dominic Tardif

Dominic se sent baveux en compagnie de ses amis Duquette, Breault ou Rick (ils sont imposants), moins en compagnie de Pigi, Sam ou Frank (ils sont sveltes). Il lancera un livre intitulé *Deux autres nuits à Rock Forest* ou *Un sac à dos vert menthe pour kid* aux Intouchables, du moins s'il croise Michel Brûlé à la Taverne Alexandre bientôt. Il étudie, mange, boit, dort, baise, écrit et écoute du rock'n'roll à Sherbrooke et boira quelques vodka-redbull pour ses 21 ans au mois de juin.

Dimanche

JE PRENDS MON SAC, saute dans le taxi qui m’emmène au terminus et monte dans l’autocar, l’autocar qui m’emmène chez lui. 6h30. Dimanche matin. Dimanche, journée par excellence pour ne rien faire, journée pour se rendre à l’épicerie en jogging, pour manger des crêpes minutieusement préparées, crêpes consciencieusement trempées dans le sirop d’érable, journée pour entreprendre la lecture de Dostoïevski, journée pour remettre Dostoïevski à plus tard, journée pour sortir les albums photos, sortir les albums photos et se rappeler la fois au zoo, se rappeler le mariage du cousin Pierre-Marc, se rappeler tous les Halloweens de son enfance, dont le dernier Halloween, à 13 ans, un peu trop vieux, journée pour aller cueillir des pommes quelque part près de Rougemont, parce que tout le monde sait que toutes les pommes du monde poussent quelque part près de Rougemont, cueillir des pommes en pull-over et gambader main dans la main dans la pommeraie avec la femme de sa vie, gambader avec celle dont on espère qu’elle sera la femme de sa vie, dimanche journée d’autoroute, de vieilles chicanes qui ressurgissent entre deux portes de centre commercial, de vieilles rengaines de vieilles chicanes, l’amour usé à cinq heures moins quart au bout d’un parking, journée pour péter une coche et mettre une balle entre les deux yeux du voisin qui passe la tondeuse à onze heures le matin, heure

Vous serez bientôt mélancolique sur la banquette arrière d’un taxi.

raisonnable selon une certaine convention sociale de ce qu'on peut faire ou pas à telle heure, convention sociale à propos de laquelle on ne vous a jamais demandé votre avis, journée d'église son beau linge sur le dos, journée pour avoir froid aux pieds, avoir froid aux pieds et se les réchauffer dans les craques du divan, journée à passer en boxer, dimanche, journée pour aller travailler dans un dépanneur à sept heures du matin, journée pour être en criss d'aller travailler dans un dépanneur à sept heures du matin, dimanche, journée d'Amérique de repos, mais pas toujours, parce que journée d'Amérique quand même.

Dimanche, journée pour mourir, pour mourir quand on ne choisit pas sa journée pour mourir, parce qu'on ne choisit pas sa journée pour mourir quand on ne veut pas mourir et parce que même si on choisit de mourir, avec un gun, une corde, une overdose de pilules, même si on choisit de mourir asphyxié dans son garage, même si on choisit de crasher son char sur une route de campagne, on ne fait pas ça un dimanche, on ne choisit pas de mourir un dimanche pendant que tout le monde est occupé à faire l'épicerie en jogging, ou à lire Dostoïevski, ou à cueillir des pommes à Rougemont, ou à pleurer dans un parking de centre commercial, ou à donner son avis sur une certaine convention sociale, ou à se réchauffer les pieds dans les craques du divan, ou à travailler dans un dépanneur beaucoup trop tôt, ou à mourir sans le vouloir.

Dimanche. 6h30. Je suis dans l'autocar direction Montréal jusque chez mon oncle Réal, mon oncle Réal obèse, fumeur, mon oncle Réal militaire, fédéraliste, mon oncle Réal buveur de O'Keefe devant l'éternel, fan du Canadien, gérant d'estrade comme ça se peut pas, mon oncle Réal le tough, Réal l'homme d'avant la vulnérabilité, émotif comme un bloc de béton, mon oncle Réal qui a braillé pendant une heure la semaine passée en me tenant la main fort en criss, mon oncle Réal qui sait qu'il va mourir

bientôt, mon oncle Réal avec le cancer pris dans toutes les particules de son corps. Mon oncle Réal pas capable de dire « je t'aime Jean-Philippe » même s'il sait qu'il va mourir, pas capable de dire je t'aime à personne, mais qui pleure pendant une heure en me tenant la main, en me parlant de Phil Mickelson, Phil Mickelson dans la télé de la chambre de mon oncle Réal, sa chambre avec son lit spécial pour pas qu'il fasse de plaies de lits, sa chambre avec une commode pleine de flacons de pilules et une espèce de boîte de sécurité dans laquelle on met les seringues souillées, la chambre de mon oncle Réal, avec une télé allumée que l'on regarde depuis une heure main dans la main. Une heure et demie à regarder Phil Mickelson le golfeur gagner le Masters pour la première fois après des années de travail. C'est ce que mon oncle Réal dit en tout cas, que ça fait des années que Mickelson tente de remporter le Masters, mon oncle Réal que je crois parce que je ne connais rien au golf, mon oncle Réal qui pleure parce que Mickelson enfle le veston vert de la victoire ou peut-être juste parce qu'il va mourir bientôt.

Dimanche matin, je suis dans l'autocar parce qu'hier il y avait un message de ma mère sur le répondeur quand je suis rentré de ma bière avec Audrey, parce que le message de ma mère disait: « Jean-Philippe, si tu veux voir ton oncle Réal une dernière fois, tu es mieux de prendre l'autobus demain matin à 6h30 ». Parce que même si c'est pas des choses à faire le dimanche, que c'est pas des choses qu'on devrait avoir à faire un dimanche matin, qu'on ne devrait pas avoir à prendre l'autocar si tôt pour aller saluer une dernière fois son oncle Réal favori, même si j'ai passé une heure main dans la main avec mon oncle Réal la semaine dernière, je suis dans l'autocar à 6h30 un dimanche matin, parce que je veux tout prendre ce que je peux prendre de mon oncle Réal, dans l'autocar un dimanche matin parce que j'ai promis à mon oncle Réal de finir sa caisse de O'Keefe le jour même de sa mort.